

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,


Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

EN vain le soleil a chassé les nuages qui le cachaient à nos regards depuis tant de jours, et vaincu la pluvieuse influence des taches dont les astronomes le disaient couvert; en vain les Tuileries offrent aux promeneurs leurs épais ombrages et la fraîcheur de l'air du soir, la foule a renoncé à respirer pour se précipiter à l'Opéra; on y représente, pour la pre-





mière fois, un nouvel ouvrage du grand *Maestro*, du cygne de Pesaro, de cet homme dont les *dilettanti* ont fait un héros, dont un écrivain spirituel a déjà écrit la vie dans un gros volume *in-octavo*, dont la renommée célèbre le génie fécond, dont les mauvaises langues critiquent l'indolence italienne et la passion pour le macaroni, de cet étranger que notre administration a fixé sur le sol français au moyen de gros appointemens, plus solides que les fumées de la gloire et les vanités de l'orgueil. Et puis, quel sujet attrayant ! l'aventure tant soit peu scandaleuse de ce comte Ory, devenu par surprise l'hôte d'un couvent, et dont la hardiesse n'a pas fait reculer l'homme de nos jours qui s'est permis le plus d'innovations dramatiques, et qui, tour à tour, a réveillé les somnambules, fait parler les muettes et voir les aveugles. Les dames ne devaient point manquer à cette solennité théâtrale. Toutes les loges étaient pleines de ce que Paris a conservé de personnes distinguées : la finance et la diplomatie, le commerce et l'épée semblaient s'être donné rendez-vous, et l'on pouvait à peine s'apercevoir des vides occasionnés par le séjour de la campagne. Presque toutes les femmes étaient en cheveux : était-ce pour diminuer l'influence d'une température de vingt-six degrés, ou par égard pour les pauvres *cavaliere sirvente* que l'usage, qui est le droit public de la bonne compagnie, devait placer derrière elles ? c'est une question que nous ne déciderons pas ; nous nous bornons à constater le fait. On remarquait çà et là quelques chapeaux et bérêts, dont les formes gracieuses ont dû plaire davantage au parterre qui les voyait, qu'aux hommes dont elles obstruaient les regards. A propos de ces chapeaux, un spectateur peu galant élevait dernièrement une singulière difficulté : une ordonnance de police décide que, quand la toile est levée, nul ne peut avoir le chapeau sur la tête ; notre homme prétendait appliquer cet article aux chapeaux des dames. Si c'était une plaisanterie, elle ne laisse pas que d'être amusante.

— Dans la corbeille de noce offerte à une riche héritière qui s'est mariée cette semaine, se trouvait un petit nécessaire en nacre travaillé à jour, appliqué sur une doublure en or poli ; le dessus était entouré d'une rangée de petites émeraudes élégamment enchâssées ; le chiffre de la mariée était formé des mêmes pierres au milieu du couvert ; la serrure,

marquée par un petit écusson d'or, était aussi entourée de petites émeraudes ; à l'endroit de la clé, était placé un gros brillant qui servait à presser un ressort, au moyen duquel s'ouvrait ce charmant nécessaire, dont l'intérieur répondait au dehors, et qui a été estimé cinq mille francs.

— Plusieurs calèches s'étaient arrêtées, un de ces jours derniers, devant le pavillon d'Ermenonville ; dans chacune se trouvaient quatre femmes simplement mises qui présentaient un ensemble charmant. Nous apprîmes que c'était un but de rassemblement, le point de départ choisi pour une partie de campagne. En effet, nous aperçûmes bientôt que tous les jolis petits pieds de nos élégantes étaient couverts d'une guêtre en toile écrue, que ni tulles ni dentelles ne s'apercevaient sur leurs épaules, et que le grand chapeau de paille, qui devait préserver leur beau teint, n'était orné que d'une simple bride et d'un voile en gaze. Poussant notre inspection plus loin, nous reconnûmes bientôt que toutes leurs robes n'étaient que de simples peignoirs en jaconas uni, en mousseline peinte, serrés autour de la taille par une large ceinture. Après avoir bien reconnu que ce costume tout simple était le seul admissible, pour la campagne, pour les femmes qui *savent se mettre*, nous vîmes arriver une nombreuse cavalcade de jeunes gens, qui tous parurent être reconnus et reçus avec plaisir par les dames qui attendaient dans leurs calèches, et qui donnèrent bientôt le signal d'un départ qui fit voler la poussière dans les allées du bois de Boulogne, et suscita l'envie de bien des femmes qui, sous leurs grandes plumes et leurs riches blondes, éprouvaient peut-être la gêne de la parure et l'ennui du grand monde.

— On porte des bracelets grecs en fer. Nous avons vu une garniture complète en dessins grecs travaillés en fer de Berlin.

— Parmi les robes en organdie ou mousseline brodée, nous citerons celles ornées d'une broderie représentant un dessin grec ; le dessin est formé par une petite guirlande de fleurs de muguet qui forme le dessin ; les poignets de ces robes sont couverts par la même broderie

VARIÉTÉS.

EDMOND ET FLORENCE.

C'était par une belle matinée d'automne que je la vis pour la première fois : elle était dans son jardin, un livre à la main, mais elle ne lisait point. Une douce rêverie la préoccupait ; ses yeux restaient fixés sur deux boutons de roses. Je ne savais pas qu'elle était la fille unique de mon vieil ami, et cependant je m'arrêtai involontairement pour l'admirer. Jamais fille aussi belle n'avait charmé mes regards : rien de prétentieux en elle ; ses traits, je ne saurais les décrire, mais leur ensemble était plein de séduction. Ses grands yeux bleus présentaient tout un monde d'expression, un univers de sentiment : une larme y roula tout à coup, mais la pensée qui la faisait tomber était toute fugitive, car un sourire vint aussitôt se promener sur ses lèvres et chasser cette légère émotion de chagrin. A cet instant, la porte de la maison s'ouvrit et un jeune homme parut : un lien de tendresse les unissait, je le lus dans leurs regards ; une aimable rougeur colora les joues de la jeune fille et son sourire s'entoura d'une grâce délicieuse. Ils s'assirent l'un auprès de l'autre : jamais les rives de la Saône ne virent un plus beau couple. Ils causèrent quelques instans, puis il prit son livre et lut tout haut : c'étaient des vers pleins de passion et d'ame ; le bras de sa jeune amie se plaça sur son épaule, elle le regardait avec ivresse, elle écoutait sa voix avec une voluptueuse attention : qui a pu jamais dire que le bonheur n'existait pas sur la terre ? s'il eût vu Edmond et Florence dans ce tête-à-tête matinal, il reconnaîtrait son erreur.

Edmond était le fils aîné du maire du village, homme cher à toute la contrée. Florence avait pour père, un vieux, un vénérable soldat qui, après avoir servi dans vingt campagnes, vivait maintenant dans la retraite avec la pension que l'état lui donnait pour prix de ses longs et valeureux services. Elle avait perdu sa mère en bas âge et toute sa piété filiale s'était concentrée sur son père. Son cœur s'était donné à Edmond qui sentait tout le prix de cet heureux présent. Ils vivaient ensemble depuis leur première enfance : tous les



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage des l'Opéra.
 Habit de chasse garni de boutons Arabesques de l'invention de M. Leblanc
 Brèveté, Pantalon demi colant, Cravate de foulard.

Boul
 Chapeau
 foulard



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de crêpe orné d'Aigrettes, Des magasins de M^{me} Mure, Robe de
 foulard Des magasins de M. Barby.

souvenirs du premier âge leur étaient communs ; leurs plaisirs, leurs études avaient toujours été les mêmes. Mais Edmond avait fait des progrès bien plus rapides que Florence ; la nature lui avait prodigué toutes les facultés de l'intelligence qui constituent le génie ; elle lui avait donné une ame susceptible des plus brûlantes inspirations, un cœur capable de sentir plus vivement, une imagination bien plus riche que les autres jeunes gens de son âge. Cependant il ne connaissait rien du monde au-delà des limites de Jussey ; dans toute sa vie il n'avait pas été à plus de dix lieues hors de son pays natal. Mais il venait d'avoir dix-huit ans et Florence n'avait qu'une année de moins que lui : ils avaient cessé d'être enfans. Pour elle, elle se serait bien contentée de l'existence qu'elle avait menée jusqu'à cet instant, heureuse de l'amour de son père et de son jeune ami : toute sa joie, elle la trouvait à remplir ses devoirs domestiques, au milieu de ses livres, de ses abeilles, de ses fleurs et de son verger. Mais Edmond, bien qu'il l'aimât avec tout l'enthousiasme d'un premier amour, Edmond portait l'ambition dans son cœur ; des idées de gloire le poursuivaient déjà, il brûlait d'arriver à la célébrité : sa fortune était loin de lui assurer l'indépendance, et le devoir lui commandait de se créer une existence. Il résolut d'aller passer quelques années à Paris, et de voir si le succès y était la récompense des talens et du zèle. Ce fut une bien triste nouvelle pour Florence, mais elle réfléchit bientôt aux avantages qu'Edmond devait trouver dans l'exécution de son projet, et résolut de sacrifier son propre bonheur à celui de son amant. Le soir qui précéda le départ d'Edmond, ils firent leur promenade d'adieu dans les jardins du père de Florence. Elle s'était efforcée tout le jour à conserver l'apparence de la tranquillité : mais quand elle vit le soleil descendre derrière les peupliers et les ormes qui bordaient l'avenue, quand elle se rappela combien de fois ils avaient assisté ensemble au coucher du soleil, et quel tems s'écoulerait avant qu'ils pussent le revoir tous les deux, son cœur se serra malgré elle, et elle se mit à fondre en larmes. Edmond la supplia, avec l'accent le plus pathétique, de ne point donner cours à d'aussi violentes émotions : elle ne put que serrer plus étroitement sa main dans les siennes, et lui répéter vingt fois au milieu de sanglots convulsifs : « Edmond,

« nous ne nous reverrons plus ! je ne suis point superstitieuse, mais je ne me trompe point. Nous ne nous reverrons plus ! » Edmond eut recours à tous les argumens que l'amour put lui dicter : elle devint plus calme , mais un douloureux pressentiment de l'avenir avait pris possession de son cœur.

Le lendemain il partit pour Paris.

(*La suite au prochain Numéro.*)

REVUE BRITANNIQUE*.

Le numéro de juin de cette publication n'est pas moins remarquable que ses devanciers , pour le choix des articles et l'élégance de la traduction. *L'épisode de la guerre de la Péninsule* suffirait pour rendre ce numéro intéressant aux yeux de nos abonnées. La belle Estelle, la fille du comte de Los Tormes, le jour même où l'on célébrait ses fiançailles, a vu son amant, son père, ses frères, tous ses serviteurs, tomber à ses yeux sous le fer des Français ; un horrible ruisseau pénétra jusqu'à la retraite où elle avait trouvé un refuge contre la rage des oppresseurs de sa patrie ; ses habits de fête furent baignés dans le sang de tout ce qu'elle aimait sur la terre. Quand ses ennemis, rassasiés de carnage et de butin, partirent après avoir livré aux flammes l'habitation des comtes de Los Tormes, séjour, depuis tant d'années, de bonheur et de vertu, Estelle, la belle, la gracieuse Estelle, sortit de la caverne, les yeux éteints, ses blondes tresses subitement blanchies, les joues pâles et enfoncées, le fantôme enfin de ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour. Elle fit un serment terrible sur les corps amoncelés de sa malheureuse famille ; elle l'a fidèlement rempli : chaque vie tranchée par la fureur des Français a déjà été dix fois vengée par les mains d'une femme, quand le jeune Roland-de-Saint-Pierre, commandant un faible détachement de voltigeurs, vient chercher l'hospitalité au milieu des ruines noircies qu'elle n'avait point voulu abandonner. Les soldats frappaient depuis long-tems aux volets de

*On s'abonne à Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n° 47 bis, et au Bureau du Journal, rue de Grenelle-St.-Honoré, n° 29. Prix : 27 fr. pour six mois et 50 fr. pour l'année ; 3 fr. de plus par semestre, pour les départemens ; et 6 fr. de plus pour l'étranger.

l'unique bâtiment qui restait de l'immense manoir dont les débris étaient épars sur le sol, lorsqu'une femme d'un aspect extraordinaire parut sur le seuil éclairé par la vive lumière d'une torche de résine. Sa haute taille était enveloppée d'un grossier vêtement de laine, auquel une corde servait de ceinture; de longs cheveux gris s'échappaient en désordre d'un capuchon noir qui laissait à découvert un visage d'une pâleur et d'une maigreur excessives. L'étonnement de Roland devint presque de l'effroi, quand, en examinant cette femme qui, à la première vue, offrait tous les signes de la vieillesse, il s'aperçut qu'elle devait à peine avoir atteint l'été de sa vie. Un sourire amer effleura les lèvres de cet être singulier. A l'instant les soldats pénétrèrent dans sa misérable demeure, et le pressentiment de quelque mystérieux danger pénétra l'esprit de Roland, lorsqu'il vit l'empressement presque joyeux que mettait à préparer leur repas une femme pour laquelle leur arrivée devait être pénible.

Nous laissons à la *Revue Britannique* le soin d'apprendre à nos lecteurs comment le jeune officier échappa à la mort certaine et horrible qui rendit ce repas, servi par les mains de l'implacable Estelle, le dernier que prirent ses compagnons.

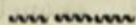
Les autres articles de cet intéressant Numéro sont : *Wieland et ses Contemporains*. — *Le nouveau Ministère Anglais*. — *Chronique de la cour de Lisbonne*. — *Nouvelles des Voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique*. — *Nouvelles des Sciences, de la Littérature et des Arts*. — *Lettres sur les approvisionnemens de Paris*.

MELANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Le joli vaudeville du *Comte Ory* mis en grand opéra a paru long et froid sur le théâtre de la rue Pelletier; il ne fallait pas moins que l'appui de M. Rossini pour préserver l'ouvrage d'une chute complète. La musique du *Comte Ory* a excité souvent de très-vifs et très-légitimes applaudissemens. L'introduction du premier acte, le final de cet acte; dans le second, le chœur des buveurs, sont les morceaux qui ont produit le plus de sensation.

VARIÉTÉS. — *L'Homme Incombustible* est une petite parade qui a dû son succès à l'à-propos et à quelques couplets bien

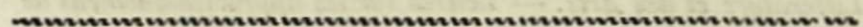
ournés. Odry joue d'une manière très-comique le rôle principal. L'assurance de ce charlatan qui se déclare incombustible et ne peut supporter la brûlure d'une chandelle, a été fort bien rendue par son talent original.



ANNONCES.

— On annonce comme devant paraître, sous peu de jours, à la Librairie de Dondey-Dupré père et fils, rue Richelieu, n° 47 bis, un ouvrage qui sera d'un intérêt tout particulier pour un bon nombre de nos abonnés. En voici le titre exact : *L'ART DU TAILLEUR, ou Application de la Géométrie à la Coupe de l'habillement, ouvrage précédé d'un Cours élémentaire de Géométrie mis à la portée de tout le monde; et accompagné de 120 figures géométriques et de 70 modèles d'habillemens, formant ensemble 36 planches*; par M. COMPAING; 1 volume grand in-4°, dont le prix sera fixé lors de sa mise en vente. Nous comptons revenir sur cette publication pour laquelle nous entrerons dans quelques détails. Nous croyons toujours essentiel de recommander à nos abonnés de ne pas s'arrêter à ce que le titre présente de sévère et d'aride, et nous pouvons les assurer que les principes démontrés dans cet ouvrage leur seront d'une grande utilité. De plus nous ferons remarquer que tous les modèles d'habillemens sont faits sur la même échelle que les gravures de modes du *Petit Courrier des Dames*.

— Le Corset est un objet trop important dans la toilette d'une femme, pour que nous ne croyions pas de premier devoir de faire connaître les ateliers où ils sont confectionnés avec le plus d'art et de perfection; nous citerons aujourd'hui ceux de M^{me} Guérin, comme réunissant tous les avantages qui peuvent faire ressortir la beauté de la taille ou en dissimuler les défauts. M^{me} Guérin se charge de ceintures de tous genres, de corsets convenables à toutes les situations. Ces corsets ont le mérite de conserver à la taille sa souplesse sans lui rien faire perdre de son élégance. Rue Croix-des-Petits-Champs, n° 5, près la rue St.-Honoré.



On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro sont jointes les Planches 577 et 578.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.